LE LOUISIANAIS.
PUBLIE PAR J. GENTIL.
PARAIT LE SAMEDI.
—:o:—
Prix de l'abonnement, pour un an, $5.

CONVENT P. O.—ST. JACQUES,
GENTILLY,—LOUISIANE.

SAMEDI 2 JANVIER 1875.

Le Louisianais.

JOURNAL DES PAROISSES ST. JACQUES ET ASCENSION, LE.

PRIX DES ANNONCES :
Par carré de dix lignes, ou moins, pour la première insertion . . $1.50
Par carré de chaque publication subséquente 75
Les communiqués de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'Editeur.

La liberté finit où commence la licence.

VOL. 10 . . . . . NO. 9.

J. GENTIL, REDACTEUR.

—M. Just Comes, de Donaldsonville, est l'agent autorisé du LOUISIANAIS pour toute les paroisses de l'Etat. Il a plein pouvoir pour abonner, traiter des *avis* et des *annonces*, et collecter.

Ils se nomment WELLS, KENNER, ANDERSON et CASENAVE!

Hommes, femmes, enfants, Lousianais, n'oubliez pas ces noms-là.

DEMAIN.

—:o:—

I.

La soixante-quatorzième année de ce siècle, après avoir fait son évolution et son œuvre, vient de choir assez tristement dans la fosse commune des temps accomplis et des choses irrévocablement passées.

Comme celles qui l'ont précédée au cadran de l'histoire, elle appartient désormais à l'historien, et chacun de nous peut en faire librement l'autopsie. Comme celles qui l'ont engendrée,—car tout s'engendre,—elle a eu ses luttes, ses misères et ses douze mois de zodiaque. Au demeurant, elle a été ce qu'elle a pu, et personne, fût-ce César, Napoléon ou Bismark, n'en saurait maintenant changer l'esprit, la pensée et la physionomie. Le souffle de Dieu lui-même n'en pourrait modifier la rigidité.

Pour nous, contentons-nous d'affirmer qu'elle n'a pas été la plus brillante du siècle, et que son étoile sera pâle dans la constellation des temps; car de grands événements ne se sont point accomplis dans son cycle annuel, et les hommes qui l'ont parcourue, comme énervés par la gloire ou brisés par la défaite, n'ont rien dit de grand et rien fait de solennel.

Un article de Veuillot, une homélie de Dupanloup, un message de Mac-Mahon ou de Grant, cela ne suffit pas pour rendre une année glorieuse entre les années.

Elle sera donc l'année pauvre, et pauvre pour les deux continents.

N'en parlons plus, et ne la regrettons pas.

Que ne nous est-il permis de soulever le mystérieux voile qui cache obstinément l'avenir, de déployer à notre aise les magnificences de demain, surtout de dérouler en réalités éclatantes les rêves splendides que fait l'imagination des hommes et des poëtes? Comme cet avenir serait glorieux et beau! Comme toutes les misères, les souffrances, les hontes, les ignominies et les injustices seraient souverainement balayées! Comme il ne resterait plus sur la terre l'ombre d'un despote, d'un paria, d'un hypocrite et d'un misérable! Comme il y aurait partout, dans ce monde et dans l'autre, aux villes comme aux champs, pour ceux des sommets et ceux des vallées, des joies légitimes, des bonheurs profonds et des années de paix, de calme et de saint labeur! Nous effacerions d'un trait, par la solution des problèmes les plus compliqués, la haine, l'antagonisme, l'inégalité sociale, la guerre, le crime et la désolation. Nous ne permettrions pas au prolétariat de vivre une heure, à la misère de secouer plus longtemps ses haillons, à la tyrannie d'abrutir et de démoraliser les peuples, à la guerre, le plus épouvantable des forfaits, de dresser à la gloire infâme et sanglante d'énormes et de monstrueux tumulus de cadavres humains. Nous brûlerions comme Clovis ce qu'il faut brûler, et nous adorerions le Dieu de la paix, de la miséricorde et de la justice. Quant aux prétendants, aux mendiants de couronnes, aux légitimes héritiers des vices de leurs pères, nous permettrions qu'ils décrottassent au boulevard des Italiens les bottes et les souliers des passants.

Mais le temps n'est pas fait de poësie, d'illusions et de rêves. C'est, quoiqu'on en ait dit, un marcheur à pas mesurés, lents et précis. Il a, comme le dernier des rois ou des cordonniers, ses vingt-quatre heures à dépenser par jour. Il ne se hâte point dans son chemin éternel, car il est sûr d'arriver, et son œuvre est fatale ou providentielle. Qu'il parle ou non, qu'il soit triste ou gai, qu'il nous paraisse insensé ou sage, que nous l'accompagnions dans sa marche par des cris, des huées ou des chants, il marche toujours. C'est le Juif-Errant de la légende. Il a dans sa poche les *cinq sens* de la locomotion, du mouvement et de la vie. Ce n'est pas sans raison qu'on lui a donné le tablier du travail. C'est un ouvrier, un travailleur, le grand voyageur qui visite les ateliers du monde et laisse en passant ses conseils et ses ordres. Quand il revient, après son voyage de l'année, il voit comment ses conseils ont été suivis; comment ses ordres ont été exécutés, comment ses aides l'ont compris, et si le forgeron des peuples a fini la massue qui doit assommer les rois. Voyant la massue inachevée, il donne un autre conseil et un autre ordre, et il gourmande les apprentis malhabiles. Puis il part. On ne l'a vu qu'une seconde. Mais n'ayez crainte, hommes de l'atelier, du métier et du champ, car il reviendra pour nous ou pour nos fils, toujours le même, toujours ponctuel, toujours notre maître. Il ne sera violent que pour ceux qui s'accrochent désespérément aux choses du passé, que pour les hommes qui ne consentent point à vivre dans la vie, que pour ceux qui refusent d'épeler son mot de passe et son mot de gloire: *progrès*. Car s'il est des années apparemment mornes et insignifiantes, qu'aucun événement suprême ne couronne, qui n'offrent à l'admiration des hommes que des individualités secondaires et des personnages de moyenne taille, ces années modestes n'en ont pas moins leur signification, leur travail intime, leur incubation de principes et des vérités, leur raison d'être dans le cours des temps et des âges. Le *progrès*, c'est-à-dire la genèse ininterrompue de l'humanité, n'a pas constamment une *Marseillaise* éclatante dans la bouche des héros, et nous le voyons souvent marcher dans l'ombre de la sagesse et le silence de la réflexion. Le penseur étudie sa parole. Et qui de nous connaît les voies mystérieuses du *Progrès*? Savons-nous s'il n'est pas fait d'idées contrariées, de résistances pénibles, de lenteurs prudentes, et même de sommeils et de repos apparents? Il nous suffit, après tout, de savoir qu'il est.

II.

Quel sera *demain* pour cette Amérique?

Personne n'est prophète, et fort heureusement; car il ne serait pas bon que l'on connût l'avenir et que l'ombre perdit ses mystères, son imprévu et ses étonnements. Toute chose, si l'avenir était un livre ouvert, nous serait indifférente.

Cependant, sans être prophète, on peut dire que Grant, malgré le désir qu'il en ait, ne sera jamais empereur comme Napoléon, ou même roi comme Kala Kana. Ce brave Grant est essoufflé avant la fin de son second terme. Il n'avait pas les reins assez forts pour porter longtemps sur son dos de président et de soldat les iniquités, les absurdités et les mensonges de son parti. Aussi les petits enfants lui jetteront-ils démocratiquement des pommes pourries. Grant s'en consolera dans l'intimidité de Williams. Quant à la démocratie, vers la fin de l'année qui commence, elle s'affirmera fièrement par le cri des oies libératrices. Le Manlius capitolinus, saisissant le césarisme au collet, le lancera sans merci contre la Roche Tarpéienne, et l'écrasera comme une punaise.

Et en Europe?

L'échiquier de l'Europe est plus étrange et plus compliqué. Au milieu d'innombrables pions, de tours, de cavaliers et de ministres, on voit un tas d'empereurs, de rois, de reines, de princes, de prétendants, et même de prétendantes. Ce monde-là parle un langage de Tour de Babel. Et pourquoi ces immenses armées qui attendent dans l'ombre? Quand la mêlée va-t-elle commencer? C'est une vieille phrase, mais la vieille phrase est vraie: *L'Europe dort sur un volcan!* La France et l'Allemagne, tout au moins comme elle sont présentement, ne peuvent pas se donner fraternellement la main. La haine et la crainte sont au fond de leurs âmes. L'une est de trop pour la vie et la sécurité de l'autre. On sent que la rencontre est prochaine, qu'elle sera terrible, que ses conséquences seront le remaniement géographique, politique et social de l'Europe. Mais s'il n'est pas permis de dire quand sera tiré le premier coup de canon, ni lequel chantera le *Te Deum* du triomphe, nous pouvons affirmer que les royautés et les empires ne se consolideront point dans la grande mêlée des nations et des peuples, que les libertés ne seront point écrasées ou broyées dans le conflit des géants, et que les principes d'éternelle justice ne crieront pas merci sous le pied arrogant d'un Bismark, d'un Napoléon ou d'un Mac-Mahon. Le pouvoir temporel des pontifes, malgré la prière des bonnes âmes, ne sera point rétabli comme aux temps de Sixte-Quint, et Jules II n'endossera plus la cuirasse des condottieri. Ce sera même, croyons-nous, une assez mauvaise année pour les porte-couronne. Car la démocratie, la fille vivante et généreuse de la révolution, est fatiguée des lits royaux et demande hardiment aux peuples des amours énergiques et des générations viriles. Cette démocratie n'a pas des timidités de marquise et des vergognes de royauté constitutionnelle. Elle ne se contente plus, comme hier, d'un canapé dans l'antichambre et des pourboires d'un joyeux avénement. Il lui faut une bonne place, la meilleure place, la place entière. Elle l'aura. Des faquins, des prétendants, un d'Aumale, un Chambord, un troisième Louis et leurs valets ne prévaudront pas contre elle. N'est-ce pas juste, après tout? Est-ce qu'elle n'attend pas à la porte depuis assez longtemps? Voulez-vous qu'elle soit éternellement la servante de quelques idiots à couronne ou de quelques soudards à rapière! L'Europe du dix-neuvième siècle pense, et ses pensées ne sont pas exactement celles de Guillaume, de Bismark, de Mac-Mahon, de Serrano, de Veuillot ou du *Syllabus*. Les nations ne sont pas des troupeaux. Un peuple, d'un autre côté, ne se juge pas par son gouvernement. L'empire allemand, tout cimenté de gloire fausse, avec son despotisme militaire, son Reichstag servile, sa féodalité encore vivante, ne donne point la mesure de l'esprit et de l'âme de l'Allemagne. Si la révolution allemande n'est point accomplie dans les faits, elle l'est dans les idées. Luther, la révolution française et la philosophie l'ont affranchie. Attendez donc le tonnerre prochain de l'Allemagne. Quant à la France, pouvez-vous la juger par son gouvernement anonyme, son septennat sans pieds et son musée de Versailles? Quand Dupanloup distille à la tribune le fiel de ses haines sacrées et dévotes, est-ce que la France siffle par la langue de l'évêque Félix? N'en croyez rien. Versailles n'est plus qu'un étrange musée d'antiques, de momies, de fossiles, de fantômes, et aussi d'acrobates. C'est, comme on dit en mot d'atelier, une *charge* de la France. On y bavarde tous les [illegible]es de Babel. La démocratie, pour raisons majeures, veut bien permettre aux histrions de jouer un instant la comédie des *deux aveugles*. Mais les histrions, dont plusieurs rappellent le *Roman comique* de Scarron, et dont certains sont culs-de-jatte comme Scarron lui-même, ne sont pas plus la France que les momies d'Egypte ne sont l'Egypte, et le moment viendra où le maître fâché et lassé imposera silence aux fades Polichinelles des tréteaux de Versailles. Alors commencera le drame, c'est-à-dire l'œuvre sérieuse. Ceux qui vivront verront certainement de grandes choses; car presque tous les faits vivants,—institutions, organisations, systèmes et gouvernements,—sont condamnés dans les idées. Ce qui existe est le contraire de ce que l'on réclame. Les choses debout sont les choses mortes. Quel tremblement du globe! La Suisse seule, fièrement assise sur sa libre montagne, la tête dans la sérénité et la lumière du droit, insensible aux colères et aux bruits d'en bas, ne sourcillera point.

Où donc a passé Don Carlos?

NOUVELLES.

—:o:—

LOUISIANE.—C'est fait. Ne nous fâchons pas, honnêtes gens, et laissons les malhonnêtes gens se réjouir. L'heure de la justice viendra quand même. Donc, ces hommes-là nous ont volé publiquement, cyniquement, grossièrement, à la vue de tout le monde, avec l'approbation de M. Kellogg, le consentement de M. Grant et l'appui des baïonnettes. Ne nous fâchons pas. Ayons seulement le plus profond mépris pour les voleurs, les détrousseurs et les gredins. Or, le peuple avait envoyé à la législature 68 conservateurs et 39 radicaux. On devait s'en réjouir comme au triomphe de l'honnêteté plutôt que d'un parti. Mais le Bureau proclame que 54 radicaux sont élus, que 52 conservateurs l'ont peut-être été, et que 4 paroisses sont réservées. Cynique effronterie! En outre, comme l'on n'est pas absolument sûr des 54, et que l'on redoute les 52, ou arrête sous un futile prétexte l'un des 52, M. O'Quinn, des Avoyelles. Et Kellogg demande à grands cris des soldats à Grant; car le dit Kellogg verrait avec plaisir une boucherie de Louisianais. En attendant, le Comité des conservateurs invite les élus à venir prendre leurs siéges le 4, et l'*Abeille* dit avec toute l'énergie de l'indignation et des principes qu'un "conservateur qui trahirait son mandat mériterait que ses constituants le pendissent haut et court." Avec tout cela, M. Dubuclet n'est pas encore trésorier. On dit que son consentement à certaines opérations financières et à certaines conversions de bons est nécessaire. Il ne sera proclamé qu'à bon escient. Le Bureau, paraît-il, travaille dans toutes les poches.—Un drame au milieu de tout cela! Warmoth, celui qui ouvre en Louisiane la série des Gouverneurs ignobles, celui qui devrait, si la honte existait pour de tels individus, s'isoler et se cacher pour jouir en paix de sa fortune scandaleusement acquise, a acheté le *Picayune*. Il rentre dans la vie politique, vie sale, s'il en fut, et il débute par un trébuchet aux noirs: le bill des droits civils et l'égalité sociale. Mais nous savons que le dernier des noirs est certainement le supérieur de Warmoth. Or, le dit Warmoth, à la suite d'une polémique violente avec le *Bulletin*, a été assailli dans la rue Canal par D. C. Byerley, du *Bulletin*. Byerly avait une canne, et Warmoth avait un coutelas. La canne s'est brisée, mais le coutelas a frappé à cinq ou six reprises et donné la mort. Plus de 2000 personne assistaient à l'enterrement de Dan. C. Byerly. L'*Abeille* dit de la victime: "La communauté perd en lui un bon citoyen, un patriote sincère, et la presse un membre utile."

—Les membres du sous-comité congressionnel sont arrivés.

NOUVEAU MONDE.—Grant, dont la Louisiane est présentement le champ de bataille, n'a pas trop de confiance au général Emory, paraît-il. Aussi, aux approches du 4 janvier, le général Sheridan, le fidèle de Grant et l'exécuteur de ses basses œuvres, se trouverait-il dans le voisinage de la Nouvelle-Orléans, avec pouvoirs et proclamations en poche, tout prêt à répondre à l'appel de l'Excellence Kellogg. De Rudio sera-t-il l'aide de camp de Sheridan?—Le Congrès est en vacances.—Grant aurait dit à Morey et autres pseudo-Louisianais qui lui demandaient des baïonnettes pour la Louisiane: "Je changerai l'organisation militaire du Sud, et je donnerai pleine satisfaction aux habitants de cette région."—Kala Kana, le *rex*, car il signe ainsi, est allé visiter le lac Champlain.—Gerrett Smith se meurt.—Le capitaine Keyes donne la chasse aux Cheyennes.

VIEUX MONDE.—L'Assemblée de Versailles s'est ajournée au 5 janvier. Pour ce qu'elle faisait de bon! On affirme nonobstant qu'elle accouchera d'une Chambre Haute.

—Les Carlistes, à quelques milles de Saint-Sébastien, auraient tiré sur un navire allemand et causé sa perte. Les Allemands finiront par se fâcher et par intervenir.

—Les documents lus à huis clos, dans le procès d'Arnim, concernaient la politique de l'Allemagne vis-à-vis du Saint-Siége. Bismark songe déjà à remplacer Pie IX par un Prussien.

—Le Czar de Russie, dans un ukase impérial, déclare que son frère, le grand duc Nicholas, un voleur de diamants, est fou. Bon chien chasse de race.

—Victor Hugo, un fou selon M. Prudhomme, vient de terminer la seconde partie de 93. Elle sera intitulée: *Guerre étrangère*.

—P.S.—Le Bureau promulgue, comme *élus* par une majorité de 958 voix, M. Dubuclet. Mais M. Dubuclet, qui a le nom d'un honnête homme, qui l'est certainement jusqu'à ce jour, à qui l'on ne peut sensément reprocher son origine, doit-il accepter de la fraude un honneur qui ternirait le sien?—M. Ch. Derbigny est mort. Il avait 83 ans. Pendant vingt années représentant ou sénateur, candidat deux fois aux fonctions de gouverneur, homme d'une honnêteté et d'une intégrité reconnues, M. Derbigny appartenait à la vieille race des Louisianais sans reproche.

—Williams, dans une réunion du cabinet, affirme que les retours électoraux de la Lousiane sont corrects, et que les Wells, Casenave, Kenner et Anderson, sont aussi honnêtes que lui. Grant, qui leur ressemble, est de cette opinion. Sheridan est parti, arrive, est arrivé. Il a des pouvoirs supérieurs dans sa poche.

—Le vieil Espartero, duc de la *Victoire*, est mort.

P.S.—Le sous-comité congressionnel a commencé son enquête. Il va remuer du beau. Il est vrai qu'il a commencé par Packard.

—L'archevêque de Cologne, qui court après le martyre, a été condamné à une amende de 50000 mille thalers.

—Un mouvement alphonsiste s'est déclaré dans la province de Valence.

—Buffet, Dufaure, Broglie, Audriffret-Pasquier et autres, sur l'invitation de Mac-Mahon, se sont réunis à l'Elysée.—

—Savez-vous qu'on ferait avec ces quatre gredins un excellent vinaigre des *quatre voleurs!*

Inutile de demander le nom des quatre *Retourneurs* de poches.

LOCAL.

—:o:—

—Amis, abonnés, lecteurs, selon la mode antique et solennelle, nous vous souhaitons une bonne année, une bonne santé et le paradis sur la terre, même dans les cieux.

Que Dieu vous garde des fripons, des voleurs, et de MM. Wells, Kenner, Casenave et Anderson!

TRAVAIL.—S'il est en Louisiane des *hommes*—ne pas prendre ce mot dans sa bonne acception—comme *messieurs* Wells, Kenner, Casenave, Anderson, Kellogg et autres, et s'il en est jusque dans le moindre des villages, disons hautement qu'il y a aussi en Louisiane d'honnêtes gens, d'honnêtes citoyens et d'honnêtes *travailleurs*.

Et ces travailleurs, si complaisamment calomniés par les hommes du Nord, sont tout simplement des blancs, des fils de famille, des jeunes gens nés riches et devenus pauvres, des Louisianais pour la plupart élevés dans le luxe et l'opulence, des *créoles*, comme disent du bout des lèvres les Anglo-Saxons de là haut.

Mais, comme nous voyons ces *créoles* à l'œuvre depuis quelques années, comme les Bourgeois, les Ganier, les Malarcher, les Craine, les Lambert, les Blanchard, les Pertuit, les Wèbre et autres sont nombreux dans notre paroisse, comme le travail du champ, la pluie, le froid et le grand soleil n'épouvantent point nos courageux travailleurs, nous nous plaisons à témoigner pour ceux qu'on calomnie gratuitement, et il nous en coûte peu de déclarer que les calomniateurs feraient mieux de les imiter.

Tous nos jeunes campagnards ont aujourd'hui les mains calleuses du travail.

Mais qui leur rend justice? Qui donc s'intéresse à eux? N'est-il pas plus facile de calomnier? Et la presse du Nord, comme nous le savons, a sept ou huit clichés de ce genre:—Les pauvres noirs!—On les maltraite!—Ils sont exploités!—Eux seuls travaillent!—Ce sont des victimes! etc.

Aimez les noirs, gens du Nord, mais rendez justice aux blancs.

UN TEMPLE.—Les chats-fourrés de ce pays républicain, n'ont pas, comme ceux d'Europe, une longue robe, un bonnet carré, une peau de lapin et l'air vénérable, mais ils n'en sont pas moins juges, et le tribunal de la vieille Thémis n'en doit pas moins être un temple auguste.

Bah! le juge chique, le greffier chique, le shérif chique, les jurés chiquent, le public chique, et l'accusé lui-même chique. Plus d'une fois, Dieu nous pardonne, l'accusé passe sa blague à chiquer à l'avocat, qui en a une autre, et le remercie.

Nos tribunaux ressemblent donc beaucoup à une tabagie. A St-Martinville, patrie de Bull Menier, un excellent conteur, nous avons vu messieurs les avocats fumer au nez de son Honneur, —lequel honneur mâchait gravement du tabac.

Et que nous dit le Grand Juri de St. Jacques dans son dernier rapport, qui est certainement un véritable réquisitoire?

Il nous dit que les murs intérieurs de la Maison de Cour sont couverts d'inscriptions ignobles, obscènes et dégoûtantes; que des caricatures mal faites et fort laides ornent les dits murs, et que les bancs, les chaises et les balustrades sont brisés et coupés au couteau. Il ne nous dit pas—menus détail—que les murs, le plancher et les cloisons sont zébrés par un tas de morviats et de loupiats aussi bizarres que jaunes.

Que faire?

Il s'agit tout simplement d'effacer les inscriptions obscènes, de blanchir à la chaux les noms inscrits et les signatures indiscrètes, de gratter les caricatures de M. G. E. Bovee et de M. H. Cohen, en un mot, d'employer le plâtre, la lessive, l'eau-forte et le chlore.

Si MM. Cohen, Bovee, Hagins, Marks et autres étaient des Daguesseau, ou désirerait leurs bustes au tribunal, mais ils n'ont pas eux-mêmes cette prétention. Quant à leurs caricatures, elles ne sont pas à leur place. Envoyez-les au *Punch*, si vous voulez.

Et les loupiats et morviats?

Ou il faut inscrire ces mots sur la porte: Ici on ne chique pas! ou bien il faut étendre sur le plancher un lit de paille. Le juge est juge en la matière.

Quant aux Conventions et autres bougreries politiques tenues à la Maison de Cour, dans le prétoire même, il n'en faut plus. Les braillards et les politiciens n'ont-ils pas le grand chemin, la savane et le cabaret?

Citoyens, respectons-nous un peu, respectons la justice, respectons les choses respectables.

Talleyrand a dit que nous étions des . . . . Ne le soyons pas. C'est facile.

Puisque le carpet-baggisme a fait son temps, puisque l'indécence et l'idiotisme ne sont plus souverains, puisque nous sommes redevenus Louisianais, soyons dignes.

Ce conseil, bien entendu, ne s'adresse point à notre paroisse et à notre barreau, puisqu'aucun avocat de ce barreau respectable ne chique.

ECOLES.—Comme nous l'avons vu au Rapport du Grand Juri de la paroisse, les écoles publiques sont présentement fermées, bien qu'il reste plus de $1300 en caisse.

C'est toujours comme cela.

A l'époque des élections, les politiciens du carpet-bag font sonner bien haut les mots d'éducation, d'écoles, de lumière, d'égalité sociale, morale et radicale, etc.; mais, l'élection terminée, la farce jouée, la place conquise, l'école peut aller au diable. *Passato el pericole, gabatto et Santo.* Le danger passé, on se moque du Saint. Pauvre noir, comme les carpet-baggers se moquent de lui! Il est vraiment temps que cela change.

Mais si les écoles publiques sont fermées, sans doute parcequ'il reste de l'argent en caisse ou en banque;—Est-ce en caisse ou en banque? Un membre du Bureau disait en *banque*, mais le Grand Juri l'a trouvé en *caisse*.—si, disons-nous, les écoles publiques sont fermées, quelques écoles particulières sont ouvertes en notre paroisse, et fort heureusement pour la génération qui pousse.

Celle de M. F. Dicharry, près de l'Eglise St. Michel, est certainement bien tenue et florissante. M. F. Dicharry est un professeur capable, convenable et fort consciencieux. Gardons-le, et soyons-lui reconnaissants. Celui qui instruit et élève nos enfants mérite notre estime et notre respect.

M. Bourgeois, à la Longue Vue, tient également une école bien conduite. M. Bourgeois est un jeune professeur de mérite, très modeste, trop peu connu, et qui serait mieux à sa place dans une chaire de collége que dans une pauvre école de campagne.

Nous ne devons pas, non plus, oublier notre vieux et brave co-paroissien, M. F. Roman. M. F. Roman a le feu sacré des jeunes, et il remplit sa rude tâche avec autant de conscience que d'expérience.

Et Madame Martin, à la Grande Pointe!

Celle-là n'est sortie du sanctuaire religieux que pour continuer dans le monde son œuvre de dévouement et de charité. Le pape, en la relevant de ses vœux et en la rendant à la société, a fait une bonne œuvre.

Et que gagnent donc nos pauvres maîtres et professeurs? A peine de quoi vivre, si vivre signifie ne pas mourir de faim. Est-ce juste? En vérité, il n'est pas bon que ceux qui donnent à nos enfants le pain intellectuel mangent du pain sec.

Pères de famille, envoyez vos enfants à l'école et ne regrettez pas ce que vous donnez au maître. Il ne le vole point.

Si nous sommes ignorants, que nos fils ne le soient pas.